

Communications

Tadeusz Sobolewski

C'est chouette de survivre

Pour la première fois, j'ai tenu entre mes mains *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* en 1970. J'ai commencé lire. Je fus attiré dès la première phrase. Białoszewski communique : „1 sierpnia we wtorek 1944 roku było niesłonecznie, mokro, nie było za bardzo ciepło.”¹ « Le 1^{er} août, un mardi de 1944, le temps était couvert, humide, il ne faisait pas très chaud. »² Il est difficile de trouver un meilleur début de roman. J'ai continué à lire ce livre, et je l'ai lu d'un trait, et je n'y ai trouvé aucune idée, seulement le récit d'un vécu, qui devenait immédiatement le mien. C'est ce que je voulais : de la littérature pure, qui s'empare de tout ce qu'elle trouve sur son chemin.

Entre les deux phrases, celle du début disant que je viens de citer et celle de la fin : « J'ai revu Varsovie en février 1945. »³ – est inscrite l'anéantissement de la ville et « une histoire monstrueusement longue d'une vie commune sur le fond d'un risque de la mort »⁴

« Chacun cherchait le miracle permettant de fuir l'enfer. »⁵ – écrit Miron, mais « Tel que je me connais, et comme tout Varsovien moyen, une fois à l'extérieur après m'être sauvé par miracle, j'aurais voulu retourner dans cet enfer. »⁶ « Mais si j'avais fui, je le répète, j'aurais regretté de nouveau

¹ Miron Białoszewski, *Pamiętnik z powstania warszawskiego*, Przygotowanie edycji tomu Adam Poprawa, Państwowy Instytut Wydawniczy w likwidacji, Warszawa 2014, p.5. Toutes les citations, qui suivent, sont prises de cette même édition.

² Miron Białoszewski, *Mémoire de l'insurrection de Varsovie*, traduit par Erik Veaux, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p.7 Toutes les citations (sauf une – et ce sera indiqué), qui suivent, sont prises de cette même édition.

³ *Mémoire...*, p. 283; „Warszawę zobaczyłem w lutym 1945.” *Pamiętnik...*, p. 238.

⁴ „potwornie długa historia wspólnego życia na tle możliwości śmierci” *Pamiętnik...*, p. 30.

⁵ *Mémoire*, p. 45 ; [„Więc człowiek chciał się wydostać jakimś cudem z tego piekła.” *Pamiętnik...*, p. 36-37.]

⁶ *Mémoire*, p. 46 ; „[...] jak znam siebie i każdego przeciętnego warszawiaka, że natychmiast chciałbym wrócić z powrotem spod tej Warszawy, z tego ocalenia cudownego do tego piekła.” *Pamiętnik*, p. 36-37.

de ne pas avoir vécu ce que je devais vivre. C'est pourquoi j'ai une peine si grande pour toutes les victimes des bombardements. Privées de la joie de survivre⁷. (Orthographe de T.S.). Une telle aventure et tout ça pour rien⁸.

Le rédacteur de *Mémoire* a supprimé le mot «aventure», le jugeant trop léger, ne correspondant pas à la tragédie. Mais Białoszewski aime ces termes réducteurs, vocabulaire faisant penser à un jeu. Il cite Ecclésiaste, qui parle de la sagesse en tant qu'un «jeu difficile».

La vie même est donc ce jeu difficile qui nous a été imposé comme devoir⁹. Ainsi, il s'avère que ce roman en apparence « sans idées » exprime une idée, inscrite dans la façon-même de construire le récit. Il s'agit d'une profonde acceptation de l'existence, l'existence étant une valeur confrontée avec le néant – dont elle émerge, et vers lequel elle se dirige. Le psaume 147, cité à plusieurs reprises par Białoszewski¹⁰, nous ordonne de considérer en tant que la nourriture « les poignées des glaçons »¹¹ que Dieu fait tomber (c'est-à-dire considérer comme de la nourriture, même ce qui nous est pénible).

Deux expériences cruciales ont façonné la vie du poète : la première c'est, bien évident, le soulèvement de 1944. La seconde c'est une période de misère dans les années 50. Białoszewski perd sa foi, mais également ses griefs contre Dieu, et il se libère du sentiment de culpabilité lié à son addiction aux «aventures» homosexuelles. C'est alors qu'il rencontre son plus grand amour, Leszek Soliński, et que sa poésie nouvelle éclate, poésie sanctifiant le « je », le « moi ».

C'est seulement à ce moment-là que *Mémoire de l'insurrection de Varsovie* ait pu naître – cette expression audacieuse du «joie

⁷ *Mémoire*, p.46 ; „A jakbym uciekł, powtarzam, tobym znów żałował, że nie przeżyłem tego, co miałem przeżyć. Dlatego mi tak szkoda tych umarłych zbombardowanych. Że minęła ich ta frajda przeżycia. Że taka przygoda i wszystko na nic” *Pamiętnik*, p.37

⁸ Cette phrase manquant dans l'édition à partir de laquelle Erik Veaux avait fait sa traduction, elle était traduite par Anna Synoradzka.

⁹ Dans le volume des inédits *Polot nad niskimi sferami* [*Survols des sphères basses*], Warszawa, 2017, à la page 189 Białoszewski cite la sentence biblique suivante : « [...] po to nam dano tę trudną zabawę, aby się nią dręczył. » [„On nous a donné ce jeu difficile pour que nous le nous infligions. »]

¹⁰ Par exemple dans « Transy », dans *Szumy, zlepy ciągi*, Warszawa 1976, p. 202-203

¹¹ Traduction sur <https://www.aelf.org/bible/Ps/147>

de survivre», expression dépourvue de martyre. Le fait d'attendre pour savoir si le projectile bombe tiré dans notre direction va nous atteindre ou non ; l'action de faire le compte à rebours collectif des secondes de la vie - tout cela déclenche chez les gens de l'euphorie, qui elle-même devient une sorte de drogue, comme chez les adeptes des jeux de hasard.

Un jour, le père de Miron va chercher de l'eau au puits. Lorsqu'il est en route, il se fait inviter à une partie de bridge. Il y a un bombardement. La maison où ils se sont mis à table pour jouer, est fendue. Cependant, tout le monde s'en sort sains et saufs. Le paradoxe de ce récit est qu'il capte des images de bonheur, bonheur en dépit de la crainte que des Allemands munis de grenades puissent apparaître soudainement à la porte de la cave.

Se mettent en place une stratégie précise et des techniques du sauvetage des gens piégés sous les décombres des maisons. « [...] on a le temps de faire beaucoup de choses entre l'impact de la bombe et l'effondrement. »¹² – explique Swen. Il a réussi au tout dernier moment, non seulement parvenir lui-même à la partie intacte de la maison, mais aussi à y pousser toute sa famille dont les membres lui en étaient ensuite aussi reconnaissants, comme s'il leur avait rendu un simple service.

Entre les poèmes de Białoszewski datant de la guerre et ceux de l'après-guerre, il se produit une métamorphose interne, une grande «réévaluation des valeurs». L'idée de dieu est compromise car le divin a déçu les humains. Leurs prières « ne sont entendues par personne ». (« Jérusalem »). « Le Messie n'est pas venu et ne viendra pas (« Scherzo en si mineur »). « De nos jours Dieu ne sauve pas. » (« Cinquième automne »). Et pourtant, le religieux laisse une trace dans la conscience du non-croyant.

Maria Janion a nommé Białoszewski «le plus grand poète polonais du domaine du privé». Cependant, le privé, dans un sens commun, c'est être pour soi, être pour les siens, alors que le phénomène de cette œuvre en apparence « privée » et égotiste, réside dans le fait que son auteur se donnait entièrement au lecteur. Il faisait de sorte que le lecteur regarde à travers ses yeux et ressente ce que le poète a ressenti. La fameuse «intimité» de l'écriture de Białoszewski opère donc le passage du «je»

¹² *Mémoire...*, p. 215, *Pamiętnik...*, p. 181

au «nous». Dans sa dernière lettre, envoyée de l'hôpital à Maria Janion, Białoszewski définit sa façon de concevoir le genre d'immortalité qui revient au poète. Son futur lecteur vivra comme sa propre expérience ce que le poète a traversé en son temps.

Le lecteur a l'impression de courir avec Miron à travers une rue bombardée, là où des briques tombent sur la tête, là où les tires coupent non seulement des fragments de bâtiments, mais aussi des mots. La hâte des coureurs est transmise au lecteur, tout comme leur peine et leur fatigue. Il faut se relever de cette fatigue – pour porter des seaux d'eau, pour porter les blessés, pour lire les journaux, pour diriger les prières, pour faire cuire la soupe sur une cuisinière faite de quelques briques, ou pour passer des moments dans une latrine dans un champs de bataille en promiscuité avec d'autres personnes. Il y a aussi de la solitude, quelque part sur le côté, où Miron écrit son «Poème sur le soulèvement», qu'il lira à un ami. Dans ce robinsonnade collectif, une sorte de communauté, une bonne communauté se forme, un matriarcat souterrain.

Nous savons que Białoszewski tisse dans son récit un lien entre le soulèvement du ghetto de Varsovie et l'insurrection de la ville de Varsovie. Mais, ne parle-t-on pas dans ce contexte trop facilement de l'anéantissement ? Ce mot est entré dans le langage courant. Différentes «annihilations» sont en concurrence les unes avec les autres. Nous surenchérissons trop facilement sur les horreurs de la guerre, sans apprécier le tissu luxuriant de la vie qui perdure et qui renaît entre les attaques. *Mémoire...* est une description de la vie mise à nu, de la vie sur une ruine de l'ancien monde, de l'ancienne Pologne, « pays qui n'a pas été sauvé par ses rois. »¹³ Le monde brûle, a dit Héraclite. Mais donc chaque seconde de la vie en est d'autant plus importante. Dans un rêve noté par Białoszewski, les gens renoncent aux plus grands trésors de la culture en échange de la vie. «Bogurodzica» – le plus ancien chant marial polonais - pour une seconde de vie.¹⁴

¹³ „Nie uchronili nas nasi królowie. Ani myśmy nie uchronili naszych królów”, *Pamiętnik...*, p. 120; „Nos rois ne nous avaient pas protégés.”, *Mémoire...*, p. 141

¹⁴ Miron Białoszewski, *Dwusen wrześnieowy* (in:) *Świat można jeść w każdym miejscu*, Warszawa, 2017, p. 61.

Kazimierz Brandys a écrit après la mort de Białoszewski : « Il m'a ébloui. (...) J'ai acquis la certitude qu'il était en contact étroit aussi bien avec la réalité d'un quotidien petit et gris, qu'avec les domaines invisibles. Plus étroitement en contacte que nous ne le sommes. J'ai senti, clairement, que ce gars dans son modeste pardessus et dans ses basquets usés, ce petit être humain et poète en la même personne, était parfaitement conscient que le jour de l'Apocalypse il faut sauver ce qu'on peut et qui on peut. Et qu'il ne faut pas s'étonner, mais il faut avoir du gruau et des pâtes. Mais il en savait encore plus sur quelque chose qui doit être gardé en silence, sur quelque chose caché d'une façon la plus discrète possible, une chose ayant probablement des liens avec la musique, cette chose qu'il est indécent de heurter avec les mots »¹⁵.

Quant à moi, je perceois le message de *Mémoire* inscrits dans de petites scènes de lutte pour la vie, comme celle où Miron ramasse les biscottes éparpillées dans l'herbe, sous le feu, appelé par ses proches par son prénom : Mirek ! Miron ! Miron ! „[...] nous avons retrouvé un espoir grandissant. L'espoir du salut. Peut-être n'étions-nous pas condamnés ? Si on pouvait éviter la catastrophe dans ce réduit ? Ça valait peut-être la peine de défendre les choses et les gens qui pouvaient l'être ? [...]»¹⁶ « On pensait que rien de terrible ne nous attendait, c'était ce qu'on voulait croire, parce qu'on en avait assez, et de l'insurrection, et de la guerre en général, et de la haine, et de tueries, et des morts. Soudain – ça nous a tous pris – vivre ! Vivre ! Marcher ! Sortir ! Regarder ! Le soleil. Normalement. »¹⁷

Des ruines de la ville attaquée par les avions et les mortiers, ces engins cauchemardesques que nous appelions «armoires» et «vaches»,

¹⁵ Kazimierz Brandys, *Miesiące 1982-84*, Niezależna oficyna wydawnicza „Nowa”, Warszawa, 1988, p. 203.

¹⁶ *Mémoire...* p. 248; „[...] nabieraliśmy coraz większej nadziei. Na ocalenie. Więc może nieskazani? Jeżeli nie dopuści się do tej katastrofy na tym kawałku? Może warto było obronić, uratować, co się da i kogo się da.”, *Pamiętnik...*, p. 209.

¹⁷ *Mémoire...*, p. 251; „Wierzyło się, że nic złego nas nie czeka, chciało się w to wierzyć, bo się miało dosyć i powstania, i wojny w ogóle, i nienawiści, i zabijania, i ginięcia. Nagle — zachciało się — wszystkim — żyć! Żyć! Iść! Wyjść! Popatrzeć! Na słońce. Normalnie.” *Pamiętnik...*, p. 211.

de cette ville émerge l'image d'une communauté humaine, une sorte de matriarcat de sous-sol. Dans *Mémoire*, rempli d'images de la destruction, la destruction qui devient presque la norme, percent des moments de bonté, tout comme si la loi de la guerre cessait soudainement de fonctionner dans certains endroits. Quelques femmes de la rue Złota (« Dorée ») sortent un seau rempli de café, et servent la boisson aux personnes fatiguées, et de l'or semble passer du nom de la rue à ces seaux, qui semblent également dorés, et à celui qui lit le texte. « **Mon Dieu ! – écrit Bialoszewski – Que de bonté dans Varsovie alors.** Oui, tout simplement de la bonté. Et combien ! »¹⁸ Dans ce robinsonnade collectif, une sorte de civilisation souterraine se crée, une bonne communauté. Car nous parlons trop facilement de l'anéantissement. Le mot est entré dans le langage familier, diverses «exterminations» se font concurrence. Nous surenchérissons trop facilement sur les horreurs de la guerre, sans apprécier le tissu luxuriant de la vie qui perdure et qui renaît entre les attaques. Cette relation qui – semblait-il – transpose le lecteur à l'intérieur de la Vielle Ville assiégée et du centre de la ville, est remplie d'une description minutieuse de l'auto-organisation de la population, une lueur d'un monde sans haine.

Traduit par Anna Synoradzka

¹⁸ *Mémoire*, p. 242; „Mój Boże! Ile w tej Warszawie było wtedy dobroci. Po prostu dobroci. Ile!” *Pamiętnik*, p. 204.